POUR HATER LA VICTOIRE

Resserrons encore le blocus

Lorsque, dès le début de l'effroyable drame, je commençais à attacher le grelot du blocus au cou de la diplomatie de M. Delcassé, ce Thiers à la manque, — ou ce tiers d'homme pour être plus exact, — ne me sut nul gré de cette attention.

Il avait, parbleu !... à agiter bien d'autres grelots, — ne fut-ce que ceux de la Folie !...

Ne fallait-il pas circonvenir Ferdinand de Bulgarie, pour l'empêcher de se joindre à la coalition des Empires Centraux ?... On a constaté, depuis, l'efficacité de ce dessein mirifique !

Ne fallait-il pas poursuivre des négociations avec les neutres ?... On a vu, plus tard, ce qu'en valait l'aune.

Et le ministre des Affaires étrangères d'alors s'arrangea de façon à ce que je ne pusse continuer à sonner l'alarme. Il me mit le bâillon.

Vint un moment, cependant, où les Alliés comprirent la nécessité d'affamer l'Allemagne et ses complices. Et des mesures furent prises. Insuffisantes tout d'abord, elles se firent peu à peu plus sévères. L'entrée de l'Italie dans le gigantesque conflit européen ferma une des portes de ravitaillement des Puissances centrales. Puis, on exerça une surveillance moins... anodine sur les marchandises expédiées à des mercantis de Suisse, de Hollande, des Puissances scandinaves, et que les destinataires repassaient aux Boches. Nos gouvernants commençaient à venir à résipiscence. Ils avaient été frappés par les exemples que j'avais invoqués, au cours de mes enquêtes...

Depuis, on a mis fin au blocus de comédie pour instituer un véritable blocus.

Mais le serrage de vis n'est pas encore suffisant. C'est pourquoi un de nos députés les plus clairvoyants et les plus distingués, M. André Tardieu, faisait l'autre jour voter par la Chambre une résolution tendant à resserrer encore les mailles de notre barrière douanière. Et, hier, du haut de cette autre tribune si retentissante qu'est le *Petit Parisien*, il revenait à la charge.

C'est qu'aujourd'hui, — et ce n'est plus du bourrage de crâne, — l'Allemagne est, au point de vue des vivres, dans une situation plutôt critique... Et ce sont surtout les travailleurs qui souffrent. La preuve ?... Les grèves d'Essen, les troubles de Hambourg et de Kiel, les protestations des ménagères de Berlin étouffées dans le sang.

La Nation de proie serait-elle à la veille de voir la Faim, — l'ennemi le plus terrible, le plus redoutable, — installée à ses foyers ?...

N'est-ce pas là la démonstration éclatante de la justesse de ma thèse ? N'avais-je pas raison, quand j'affirmais que le blocus resserré était une arme formidable que nous n'avions pas le droit de ne pas employer ?... Je suis heureux de voir que des esprits avisés y viennent aujourd'hui.

Le blocus, en effet, c'est l'affamement. Et l'affamement ne se borne pas, comme le canon, à agir sur le front. Il fait sentir partout, dans tous les coins du pays ennemi, dans toutes les classes de la société, dans toutes les villes comme dans tous les villages, son effet démoralisant. Quelque sensibles, quelque douloureuses que puissent être les pertes en chair et en sang subies par une famille, par une femme, des enfants, un père, une mère, une sœur, une fiancée, — elles ne sont jamais qu'une répercussion. Elles ne touchent pas directement l'être lui-même. Elles n'éteignent nullement son fanatisme. Et, parfois, elles le surexcitent, le ravivent, en exaspérant le désir de la vengeance...

Mais la faim ?... Est-il quelque chose de plus atroce ?... C'est bientôt la perte des forces, la fièvre, le désarroi organique, qui dicte les actes les plus chaotiques, les plus désespérés.

***

Je sais bien. Quelques bonnes âmes s'apitoieront sur les souffrances que réserverait aux Boches le traitement par la faim.

Mais, à ces bons samaritains, qui poussent ainsi jusqu'à l'extrême, jusqu'au ridicule, le sentiment de la pitié, je demanderai de réserver leurs sensibleries pour les victimes innocentes des zeppelins, des taubes et des sous-marins, pour la Belgique martyre, pour la Serbie envahie et vouée aux massacres et à la famine, pour les Arméniens exterminés, pour nos populations du Nord encore sous la botte teutonne, pour ces femmes, ces jeunes filles, que les Boches emportent dans leur tanière.

Ceux-ci nous ont appris qu'en cas de guerre, on ne doit reculer, pour vaincre, devant aucun moyen.

Quand, en 1870, l'incendie dévorait Bazeilles — et quelques-uns de ses habitants, — un officier dit à Bismarck, qui contemplait ce spectacle :

— Tout de même, ce ne sont pas des belligérants qui grillent là-dedans !

— Je ne l'ignore pas, riposta le chancelier de fer, ce sont des paysans. Et même, j'étais en train de constater que le paysan français, quand il brûle, dégage une odeur d'oignon frit !...

Mot historique terrible... mais surtout pour le peuple que gouvernait, alors, celui qui l'a prononcé. Quelle pitié, en effet, pourrions-nous ressentir désormais pour des gens qui, joignant l'ironie macabre à la férocité, font la guerre, en plein vingtième siècle, à la façon des pires sauvages ?

Et puis, le problème nous a été posé ainsi par les Boches agresseurs eux-mêmes : « Etre ou ne pas être, — tuer ou être tué ».

Or, nous ne voulons pas être tués. Donc, il faut tuer... par la mitraille, ou par la faim.

Et pour que celle-ci agisse, dans toute son horreur et dans toute son efficacité, il n'est qu'une solution qui puisse prévaloir : la fermeture hermétique des ports et des gares frontières germano-neutres.

Comment ?... En instituant, — ainsi que je l'ai tant de fois réclamé, — le contrôle, par les Alliés, de l'emploi des marchandises expédiées pour le ravitaillement des nations qui sont restées en dehors de l'immense conflit.

On blessera des susceptibilités ?... On s'attirera des récriminations ?... Qu'importe !... L'Entente, sous prétexte de ménager des amours-propres, ne peut accepter de voir réduits à néant ses efforts. Il s'agit de gagner la partie, et il ne faut pas hésiter à abattre l'atout que nous avons en main.

Le blocus alors, — mais, alors seulement, — sera efficace. Et, j'y insiste, c'est un des moyens à employer, — l'autre étant l'Unité de conscription, — pour mettre fin le plus tôt possible à l'effroyable carnage qui rougit le sol de l'Europe...

JACQUES DHUR